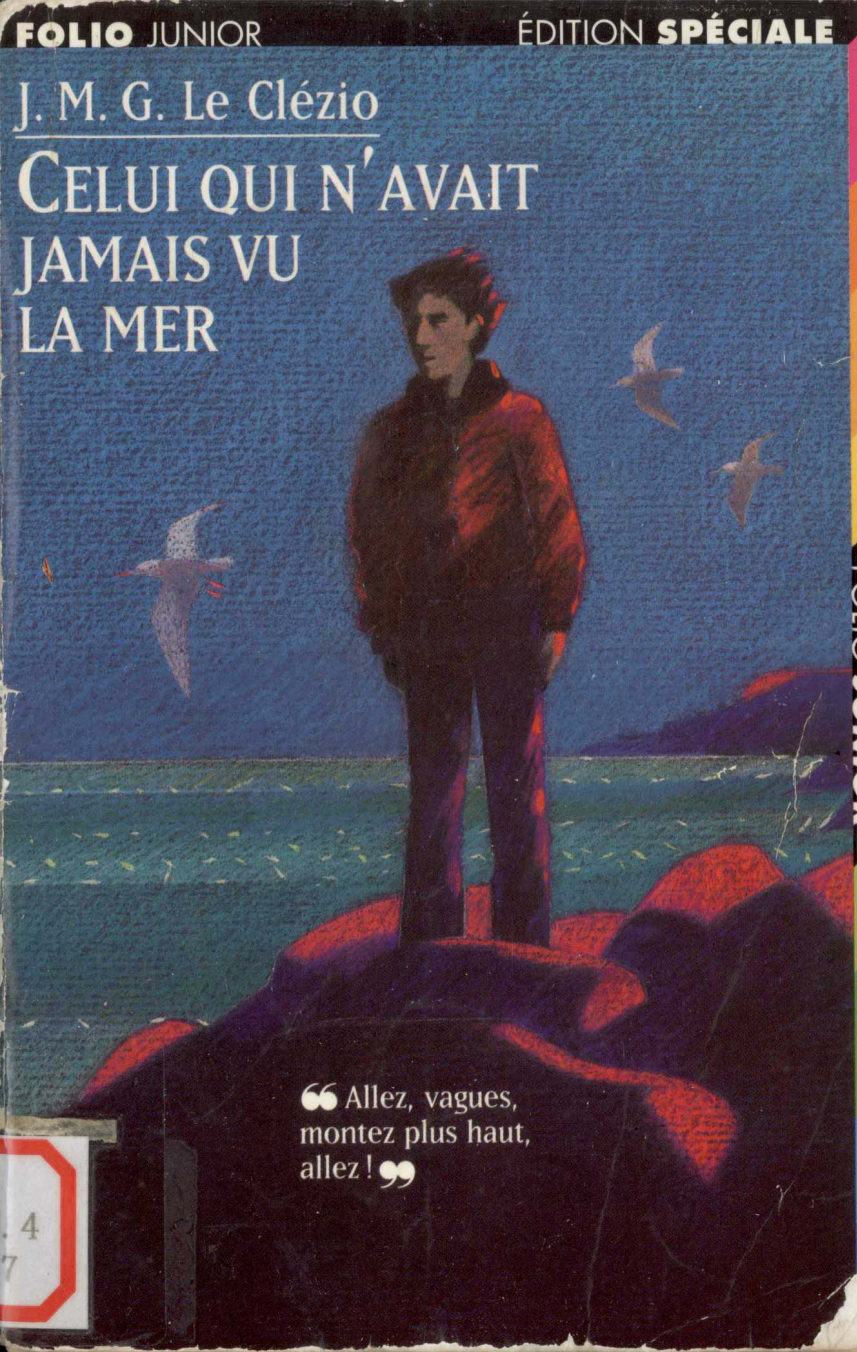
FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

J. M. G. Le Clézio

CELUI QUI N'AVAIT JAMAIS VU LA MER



« Allez, vagues, montez plus haut, allez ! »

FOLIO JUNIOR

4
7

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

J. M. G. Le Clézio

CELUI QUI N'AVAIT JAMAIS VU LA MER

工业学院图书馆
藏书章

“Allez, vagues, montez plus haut, allez !”

FOLIO JUNIOR

Daniel ne parle presque pas et n'a pas d'**amis**. On dirait qu'il dort les yeux ouverts. Il a l'air de venir d'**ailleurs**. Il aurait pu s'appeler Sindbad le Marin, dont il a lu les **aventures**, le seul **livre** qu'il connaisse par cœur : son regard ne s'anime que lorsqu'on lui parle de mer et de **voyages**. Mais la **mer**, il ne l'a jamais vue. Alors, un jour de novembre, sans rien dire à personne, il **s'en va** pour ne plus jamais revenir...

"POUR MANGER, IL CHASSAIT LES PATELLES."

"MAINTENANT, IL ÉTAIT LIBRE !"

"À L'AUTRE BOUT DE LA BAIE, IL Y AVAIT UN CAP NOIR."

AVEC 32 PAGES
ÉDITION SPÉCIALE
POUR EN SAVOIR PLUS

à partir de 9 ans

A 51394 catégorie 2
ISBN 2-07-051394-7

9 782070 51

FOLIO JUNIOR

Collection folio junior

dirigée par
Jean-Olivier Héron
et Pierre Marchand

试读结束，需要全本PDF请购买 www.ertongbook.

J.-M. G. Le Clézio est né à Nice le 13 avril 1940, d'un père anglais et d'une mère française.

Il fait des études de lettres puis travaille dans les deux universités anglaises de Bristol et de Londres.

À vingt-trois ans, il écrit son premier roman *Le Procès-Verbal* qui obtient le prix Renaudot. Suite à cette reconnaissance qui lui vaut une renommée littéraire nationale, d'autres livres paraîtront comme *Le Déluge* (1966), *Terra amata* (1967), *La Guerre* (1970), traduisant tous le même sentiment d'angoisse face au monde moderne.

Il accomplit son service militaire en Thaïlande, en qualité de coopérant, et voyage au Mexique où il demeure quelque temps auprès des Indiens. Cette expérience impressionne fortement son œuvre et modifiera sa vision du monde. Il cherche désormais à conter la vie « des derniers hommes libres ».

Il est reconnu comme un des écrivains les plus importants de sa génération.

Auteur de la couverture et des illustrations de Celui qui n'avait jamais vu la mer et La Montagne du dieu vivant, **Georges Lemoine** dessine, illustre des livres destinés aux enfants. Pour Folio Junior : *La Maison qui s'envole*, de Claude Roy, *L'Anniversaire de l'infante*, de Oscar Wilde, *L'Algérie ou la Mort des autres*, de Virginie Buisson ; dans d'autres collections des textes d'Andersen, Henri Bosco, Marguerite Yourcenar, Michel Tournier.

Au sujet des illustrations de ce livre il dit : « Je suis allé marcher sur le sable et les rochers d'une plage du nord, dans le Pas-de-Calais. Le livre à la main, entre les mots écrits et le vent froid, j'ai cherché Daniel. Je l'ai trouvé, photographié, dessiné. De mots simples et précis naît le mystère. Le Clézio parle de la lumière, du sable, des ourlets blancs des vagues ; l'illustrateur alors regarde ce monde recréé et cherche à donner aux choses qu'il dessine l'éclat, la force du réel. »

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN 2-07-051394-7

© Éditions Gallimard, 1978, pour le texte
© Éditions Gallimard, 1982, pour les illustrations
© Éditions Gallimard, 1988, pour le supplément
© Éditions Gallimard Jeunesse, 1997, pour la présente édition

Dépôt légal : novembre 1997
1er dépôt légal dans la même collection : mai 1988
N° d'éditeur : 84132 - N° d'imprimeur : 78243

Imprimé en France sur les presses de l'Imprimerie Hérissey

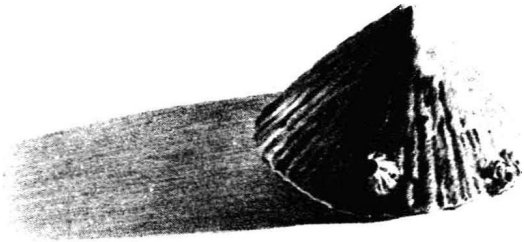
J. M. G. Le Clézio

Celui qui n'avait jamais vu la mer
suivi de
La montagne du dieu vivant

Illustrations de Georges Lemoine

Gallimard

Celui qui n'avait jamais vu la mer



Il s'appelait Daniel, mais il aurait bien aimé s'appeler Sindbad, parce qu'il avait lu ses aventures dans un gros livre relié en rouge qu'il portait toujours avec lui, en classe et dans le dortoir. En fait, je crois qu'il n'avait jamais lu que ce livre-là. Il n'en parlait pas, sauf quelquefois quand on lui demandait. Alors ses yeux noirs brillaient plus fort, et son visage en lame de couteau semblait s'animer tout à coup. Mais c'était un garçon qui ne parlait pas beaucoup. Il ne se mêlait pas aux conversations des autres, sauf quand il était question de la mer, ou de voyages. La plupart des hommes sont des terriens, c'est comme cela. Ils sont nés sur la terre, et c'est la terre et les choses de la terre qui les intéressent. Même les marins sont souvent des gens de la terre ; ils aiment les maisons et les femmes, ils parlent de politique et de voitures. Mais lui, Daniel, c'était comme s'il était d'une autre race. Les choses de la terre l'ennuyaient, les magasins, les voitures, la musique, les films et naturellement les cours du lycée. Il ne disait rien, il ne bâillait même pas pour montrer son ennui. Mais il restait sur place, assis

试读结束，需要全本PDF请购买 www.ertongbook.

sur un banc, ou bien sur les marches de l'escalier, devant le préau, à regarder dans le vide. C'était un élève médiocre, qui réunissait chaque trimestre juste ce qu'il fallait de points pour subsister. Quand un professeur prononçait son nom, il se levait et récitait sa leçon, puis il se rasseyait et c'était fini. C'était comme s'il dormait les yeux ouverts.

Même quand on parlait de la mer, ça ne l'intéressait pas longtemps. Il écoutait un moment, il demandait deux ou trois choses, puis il s'apercevait que ce n'était pas vraiment de la mer qu'on parlait, mais des bains, de la pêche sous-marine, des plages et des coups de soleil. Alors il s'en allait, il retournait s'asseoir sur son banc ou sur ses marches d'escalier, à regarder dans le vide. Ce n'était pas de cette mer-là qu'il voulait entendre parler. C'était d'une autre mer, on ne savait pas laquelle, mais d'une autre mer.

Ça, c'était avant qu'il disparaisse, avant qu'il s'en aille. Personne n'aurait imaginé qu'il partirait un jour, je veux dire *vraiment*, sans revenir. Il était très pauvre, son père avait une petite exploitation agricole à quelques kilomètres de la ville, et Daniel était habillé du tablier gris des pensionnaires, parce que sa famille habitait trop loin pour qu'il puisse rentrer chez lui chaque soir. Il avait trois ou quatre frères plus âgés qu'on ne connaissait pas.

Il n'avait pas d'amis, il ne connaissait personne et personne ne le connaissait. Peut-être qu'il préférait que ce soit ainsi, pour ne pas être lié. Il avait un drôle de visage aigu en lame de couteau, et de beaux yeux noirs indifférents.

Il n'avait rien dit à personne. Mais il avait déjà tout préparé à ce moment-là, c'est certain. Il avait tout préparé dans sa tête, en se souvenant des routes et des cartes, et des noms des villes qu'il allait traverser. Peut-être qu'il avait rêvé à beaucoup de choses, jour après jour, et chaque nuit, couché dans son lit dans le dortoir, pendant que les autres plaisantaient et fumaient des cigarettes en cachette. Il avait pensé aux rivières qui descendent doucement vers leurs estuaires, aux cris des mouettes, au vent, aux orages qui sifflent dans les mâts des bateaux et aux sirènes des balises.

C'est au début de l'hiver qu'il est parti, vers le milieu du mois de novembre. Quand les pensionnaires se sont réveillés, dans le grand dortoir gris, il avait disparu. On s'en est aperçu tout de suite, dès qu'on a ouvert les yeux, parce que son lit n'était pas défait. Les couvertures étaient tirées avec soin, et tout était en ordre. Alors on a dit seulement : « Tiens ! Daniel est parti ! » sans être vraiment étonnés parce qu'on savait tout de même un peu que cela arriverait. Mais personne n'a rien dit d'autre, parce qu'on ne voulait pas qu'ils le reprennent.

Même les plus bavards des élèves du cours moyen n'ont rien dit. De toute façon, qu'est-ce qu'on aurait pu dire ? On ne savait rien. Pendant longtemps, on chuchotait, dans la cour, ou bien pendant le cours de français, mais ce n'étaient que des bouts de phrase dont le sens n'était connu que de nous.

« Tu crois qu'il est arrivé maintenant ?

— Tu crois ? Pas encore, c'est loin, tu sais...
— Demain ?
— Oui, peut-être... »
Les plus audacieux disaient :
« Peut-être qu'il est en Amérique, déjà... »
Et les pessimistes :
« Bah, peut-être qu'il va revenir aujourd'hui. »

Mais si nous, nous nous taisions, par contre en haut lieu l'affaire faisait du bruit. Les professeurs et les surveillants étaient convoqués régulièrement dans le bureau du proviseur, et même à la police. De temps en temps les inspecteurs venaient et ils interrogeaient les élèves un à un pour essayer de leur tirer les vers du nez.

Naturellement, nous, nous parlions de tout sauf de ce qu'on savait, d'elle, de la mer. On parlait de montagnes, de villes, de filles, de trésors, même de romanichels enleveurs d'enfants et de légion étrangère. On disait ça pour brouiller les pistes, et les professeurs et les surveillants étaient de plus en plus énervés et ça les rendait méchants.

Le grand bruit a duré plusieurs semaines, plusieurs mois. Il y a eu deux ou trois avis de recherche dans les journaux, avec le signalement de Daniel et une photo qui ne lui ressemblait pas. Puis tout s'est calmé d'un seul coup, car nous étions tous un peu fatigués de cette histoire. Peut-être qu'on avait tous compris qu'il ne reviendrait pas, jamais.

Les parents de Daniel se sont consolés, parce qu'ils étaient très pauvres et qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Les policiers ont classé l'affaire.

c'est ce qu'ils ont dit eux-mêmes, et ils ont ajouté quelque chose que les professeurs et les surveillants ont répété, comme si c'était normal, et qui nous a paru, à nous autres, bien extraordinaire. Ils ont dit qu'il y avait comme cela, chaque année, des dizaines de milliers de personnes qui disparaissaient sans laisser de traces, et qu'on ne retrouvait jamais. Les professeurs et les surveillants répétaient cette petite phrase, en haussant les épaules, comme si c'était la chose la plus banale du monde, mais nous, quand on l'a entendue, cela nous a fait rêver, cela a commencé au fond de nous-mêmes un rêve secret et envoûtant qui n'est pas encore terminé.

Quand Daniel est arrivé, c'était sûrement la nuit, à bord d'un long train de marchandises qui avait roulé jour et nuit pendant longtemps. Les trains de marchandises circulent surtout la nuit, parce qu'ils sont très longs et qu'ils vont très lentement, d'un nœud ferroviaire à l'autre. Daniel était couché sur le plancher dur, enroulé dans un vieux morceau de toile à sac. Il regardait à travers la porte à claire-voie, tandis que le train ralentissait et s'arrêtait en grinçant le long des docks. Daniel avait ouvert la porte, il avait sauté sur la voie, et il avait couru le long du talus, jusqu'à ce qu'il trouve un passage. Il n'avait pas de bagages, juste un sac de plage bleu marine qu'il portait toujours avec lui, et dans lequel il avait mis son vieux livre rouge.

Maintenant, il était libre, et il avait froid. Ses jambes lui faisaient mal, après toutes ces heures passées dans le wagon. Il faisait nuit, il pleuvait.

Daniel marchait le plus vite qu'il pouvait pour s'éloigner de la ville. Il ne savait pas où il allait. Il marchait droit devant lui, entre les murs des hangars, sur la route qui brillait à la lumière jaune des réverbères. Il n'y avait personne ici, et pas de noms écrits sur les murs. Mais la mer n'était pas loin. Daniel la devinait quelque part sur la droite, cachée par les grandes bâtisses de ciment, de l'autre côté des murs. Elle était dans la nuit.

Au bout d'un moment, Daniel se sentit fatigué de marcher. Il était arrivé dans la campagne, maintenant, et la ville brillait loin derrière lui. La nuit était noire, et la terre et la mer étaient invisibles. Daniel chercha un endroit pour s'abriter de la pluie et du vent, et il entra dans une cabane de planches, au bord de la route. C'est là qu'il s'est installé pour dormir jusqu'au matin. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas dormi, et pour ainsi dire pas mangé, parce qu'il guettait tout le temps à travers la porte du wagon. Il savait qu'il ne devait pas rencontrer de policiers. Alors il s'est caché bien au fond de la cabane de planches, il a grignoté un peu de pain et il s'est endormi.

Quand il se réveilla, le soleil était déjà dans le ciel. Daniel est sorti de la cabane, il a fait quelques pas en clignant les yeux. Il y avait un chemin qui conduisait jusqu'aux dunes, et c'est là que Daniel se mit à marcher. Son cœur battait plus fort, parce qu'il savait que c'était de l'autre côté des dunes, à deux cents mètres à peine. Il courait sur le chemin, il escaladait la pente de sable, et le vent soufflait de plus en plus fort, apportant le bruit et l'odeur

inconnus. Puis, il est arrivé au sommet de la dune, et d'un seul coup, il l'a vue.

Elle était là, partout, devant lui, immense, gonflée comme la pente d'une montagne, brillant de sa couleur bleue, profonde, toute proche, avec ses vagues hautes qui avançaient vers lui.

« La mer ! La mer ! » pensait Daniel, mais il n'osa rien dire à voix haute. Il restait sans pouvoir bouger, les doigts un peu écartés, et il n'arrivait pas à réaliser qu'il avait dormi à côté d'elle. Il entendait le bruit lent des vagues qui se mouvaient sur la plage. Il n'y avait plus de vent, tout à coup, et le soleil luisait sur la mer, allumait un feu sur chaque crête de vague. Le sable de la plage était couleur de cendres, lisse, traversé de ruisseaux et couvert de larges flaques qui reflétaient le ciel.

Au fond de lui-même, Daniel a répété le beau nom plusieurs fois, comme cela,

« La mer, la mer, la mer... »

la tête pleine de bruit et de vertige. Il avait envie de parler, de crier même, mais sa gorge ne laissait pas passer sa voix. Alors il fallait qu'il parte en criant, en jetant très loin son sac bleu qui roula dans le sable, il fallait qu'il parte en agitant ses bras et ses jambes comme quelqu'un qui traverse une autoroute. Il bondissait par-dessus les bandes de varech, il titubait dans le sable sec du haut de la plage. Il ôtait ses chaussures et ses chaussettes, et pieds nus, il courait encore plus vite, sans sentir les épines des chardons.

La mer était loin, à l'autre bout de la plaine de sable. Elle brillait dans la lumière, elle changeait de

试读结束，需要全本PDF请购买 www.ertongbook.